

maurice bellet

le

lieu

du

combat

DESCLEE

Maurice Bellat

LE LIEU DU COMBAT

LE LIEU
DU COMBAT

16° Z

48260

DL-19 7 1976-15698

LE LIU DU COMBAT

M-5
18880

DE LA 5^{ME} DIVISION

84
50

Maurice Bellet

LE LIEU DU COMBAT



DESCLÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

— *aux éditions Gallimard*

- Les survivants

— *aux éditions Desclée de Brouwer*

- Vocation et liberté
- Ceux qui perdent la foi
- La peur ou la foi
- Essai d'une critique de la foi
- Le sens actuel du christianisme
- La force de vivre
- Le point critique
- Réalité sexuelle et morale chrétienne
- Le déplacement de la religion
- Foi et psychanalyse
- Naissance de Dieu

— *aux éditions Mame*

- Construire un langage

Présentation

Ce livre, Le lieu du combat, n'est pas un exposé, ni un recueil de poèmes. Il n'est pas exactement roman ou récit. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit un mélange de genres. Il y a en lui en effet une unité, un même ton et un fil conducteur : grande parabole à la vérité qui dit à sa manière, parfois désinvolte, des choses graves et sages; vaste songe et chaîne d'images, où le monde, souvent avec humour, s'invente et se déploie.

Chaque morceau cependant a son autonomie et peut être lu pour lui-même, y compris en public. Plusieurs passages ont servi à des « célébrations »; avec d'autres, ils pourront y servir encore.

Cet ouvrage est comme un livre biblique, un véritable « évangile » écrit d'emblée au présent. A l'explication et à l'analyse y est préférée l'« écriture ». Pour n'en citer qu'une phrase :

*« Mieux vaut l'art du conteur
que tout l'art du commentateur. »*

Les éditeurs.

1970-1971

1970-1971

1970-1971

Présentation

1970-1971

Ce livre, le lieu du combat, l'art de la prose, le lieu
accablé de poèmes. Il n'est pas seulement, l'art de la prose,
Ce qui ne veut pas dire qu'il soit un mélange de genres, il y a
en lui un effet d'immersion et de continuité.
grande parole à la vérité par son « sa méditation », dans
démontre, des choses graves et sages, voire sages et
chaîne d'images, où le monde, souvent avec humour,
s'invente et se décode.

Chaque mot ou sonnet se présente à son tour et se fait
lire et pour lui-même, y compris en poésie, l'usage des
sages ont servi à des « opérations » ; avec d'autres, ils
comportent y servir encore.

Cet ouvrage est comme un livre didactique, un véritable
« évangile » écrit d'emblée au présent. À l'écriture et à
l'analyse y est présentée l'écriture. Pour n'en citer qu'une
phrase :

« Il faut tout l'art du conteur
pour tout l'art du commentateur »

Les auteurs

L'ENTRE-DEUX-MONDES

— Le soleil a porté l'eau avec lui de lueur sur le grand lac-mer; il est bel, blanc, ambrant, sous le feu du ciel, émeraude.

Le marcheur ne s'en pas. Il est comme un feu dirigé enroulé, longuement capoté sur vent ardent. Mais il n'y a que la vent sur le grand lac-mer. L'air y est blanc, l'eau martonnée sans entrées. Le marcheur marche hors de moule, dans l'intergénéral.

Tout bas, le regard serein, sans amour, sans haine, le rythme inflexible du son pas n'est troublé par rien : obstacle de spectacle, tout manque à la distance.

Il est marche. Quel but? Quel horizon? Quelle étoile? Questions mortes. Il n'y a pas d'étapes en cette nuit de feu, en cette terrible lumière qui l'aveugle — le nuit toujours fait est en lui. Il ne songe pas au but. Il est marche, il est ce darder sans grâce, obstiné, chutant d'un pas sur l'air, enroulé rebout.

Solitaire de lui, montant jusqu'au ciel les palais froids, les demeures aux cent mille fontaines, les tours dorées de la vie heureuse; et s'écroutent dans le fracas mille mirages brochés, mille histoires, mille fables, mille pensées de l'humanité, mille mondes futurs; perdus.

Il marche, et rien ne vient, et il demeure au centre insaisissable du grand lac-mer. Tout est labour, dardant, dardant, encore, Oh, si venait le joyeux dardant, pour ventiler sonnettes! Cela ferait passer le monde, un peu — dit peut-être le titre en rien, même ce compagnon-là ferait un voyage.

L'ENTRE-DEUX-MONDES

1 Le grand lac amer

Le soleil a pompé l'eau avec tant de fureur que le grand lac est sec; il est sel. Blanc, miroitant, sous le feu du ciel, féroce.

Le marcheur ne sue pas. Il est comme un cep de vigne arraché, longtemps exposé au vent brûlant. Mais il n'y a pas de vent sur le grand lac amer. L'air y est plombé. L'eau maternelle s'est retirée. Le marcheur marche hors du monde, dans l'inengendré.

Tête basse, le regard serré, sans espoir, sans haine, le rythme inlassable de ses pas n'est troublé par rien : obstacle ou spectacle, tout manque à le distraire.

Il est marche. Quel but? Quel horizon? Quelle étoile? Questions mortes. Il n'y a pas d'étoiles en cette nuit de feu, en cette terrifiante lumière qui l'aveugle — la nuit fulgurante est en lui. Il ne songe pas au but : il est marche, il est ce danseur sans grâce, obstiné, chutant d'un pas sur l'autre, encore debout.

Autour de lui, montent jusqu'au ciel les palais fous, les demeures aux cent mille fontaines, les tours dorées de la vie heureuse; et s'écroulent dans le fracas muet mirages brûlés. Mille histoires, mille fables, mille genèses de l'humanité, mille mondes futurs : cendre.

Il marche, et rien ne vient, et il demeure au centre insaisissable du grand lac amer. Tout est labeur, demain, demain, encore. Oh, si venait le joyeux démon pour conter sornettes! Cela ferait passer le temps; on pourrait secouer la tête en riant, même ce compagnon-là ferait un compa-

gnon passable. Mais les démons ne hantent point le lac amer; ils sont dans les villes, ou dans leurs trous. Le seul qu'on puisse trouver ici est invisible, le redoutable, l'in-nommé, le muet.

Aucune caravane ne s'est jamais risquée là; terre sans ossements; même point terre: croûte de verre. L'affamé qui la lèche, il brûle. La simple idée qu'il puisse y avoir des vivants, par exemple une fourmi ou une herbe, est une grandiose construction de l'esprit.

Et que pourrions-nous dire des terres humaines? Des demeures d'hommes, des ateliers, des rues, des routes, des trains, des aéroports? Ce lieu-ci n'est même pas le lieu de l'oubli.

Il faut que le marcheur descende en lui, profond, profond, du côté des naissances enfouies, pour trouver le plus nécessaire: plus profond que ses croyances, ou ses vertus, ou ses raisons, ou sa force, bien plus profond que le scepticisme et le désespoir, ou que le cri même d'Eros — pauvre joli petit dieu, comment supporterai-tu le mur de feu? Il faut que le marcheur laisse être le je ne sais quoi primordial, dont les mots lui échappent, dont le désir est fou, pour qu'il marche.

Ainsi se tient-il dans la jubilation, bon à ses amis, bon à ses ennemis — s'il en a —; le visage heureux, le bon mot sur les lèvres, faisant gaiement son ouvrage, et l'oreille libre, nettoyée, pour entendre ce qu'il ne sait pas.

Comment peut-il être le même, ce marcheur du sol de sel et ce gentil compagnon sans histoire? Il le peut.

Il s'ignore lui-même — heureusement pour lui.

2 L'hospice

... Au milieu de la plaine toute plate, traversée de canaux sales, parmi les baraquements et les usines, nous apercevons un long bâtiment massif, à trois étages réguliers, en forme d'U. Serait-ce couvent, manufacture, hôpital, caserne, lycée, prison? C'est un bâtiment modèle, apte à ces hautes destinées.

En fait — nous le voyons écrit en lettres noires, sur la pierre de la façade — c'est l'hospice.

On ne peut pas dire que l'hospice soit odieux. Le personnel est aimable, dans les limites du fonctionnariat. Les pièces sont claires, aérées, propres. On a divisé les dortoirs, en sorte que chacun peut avoir presque l'illusion de disposer d'un lieu à soi. La nourriture est monotone, mais passable. Il y a des salles de récréation, peintes en rose. Le parc est grand, de sorte qu'il s'y trouve quelques coins privilégiés d'où l'on ne voit pas les murs d'enceinte. L'infirmerie est lugubre, mais sans plus.

L'ensemble est correct — correct, voilà le mot.

Qui traîne là, gris comme les murs, le visage vide, dans l'ennui incommensurable de l'attente de rien?

Eclopés et malades, vieilliss de la vie. Et pourtant! Mais oui, ce visage, oui, c'est lui, c'est celui qui m'était compagnon sur la grand-route, sur la longue route du désert. Avec lui, nous avons passé la vallée de la mort, avec lui nous avons crié à l'aube, nous avons passé la pestilence du marais, nous avons su que nous allions vivre!

(Comme ces soldats qui ont connu la misère de la guerre — car la guerre est misérable — et le jour de sa fin, victoire! Et, civils, sont des épaves, des hommes finis.)

N'avaient-ils pas fait le plus dur du chemin? N'avaient-ils pas survécu à l'impossible?

Ils sont là. Je les vois, à travers la vitre sans rideau, errant dans le jardin, inoccupés, tristes. J'entends leurs

bavardages : histoires niaises de leur prison, la bouffe, le personnel, les petites querelles démesurées, les très menus plaisirs.

Repos, repos — ne plus être cet arc tendu et la flèche ne part jamais!

Ne plus espérer — espérer est souffrir. Faire taire la soif, étrangler le cri de la naissance, s'en retourner vers le vide.

Ce sont ici de grands malades. Silence dans les couloirs. La règle. La bénignité endormeuse du rien à faire — ou si peu.

Dormir.

Et quelques drogues.

Et ce furent les héros du plus dur passage!

Le dirons-nous, l'avouons-nous? Tentation nous a saisis de nous arrêter là, de sentir délicieusement se défaire la tension de nos muscles harassés, de nos esprits sans repos. Ah, s'en aller dans la mort paisible, sans rien voir!

Nous avons fui, épouvantés. Et repris ce chemin gris, où il faut marcher avec le plus froid, le plus tranchant courage.

Ce désert-ci n'a même plus pour lui d'être tragique et brûlant, lieu des démons et des fauves, fournaise de la tentation. Il n'y a même plus de quoi chanter misère, l'esthétique du drame a pâli, son noir, son rouge, sa blancheur éclatante.

Ce soir, l'hospice derrière nous, nous marchons muets, sans même la trouble ferveur de l'angoisse. La grande fatigue pèse sur nous, aussi différente de la fatigue ordinaire que la faim du jeûneur, après 40 jours de jeûne, diffère de l'honnête appétit qui prend les bien nourris en fin de matinée. La fatigue d'être, et d'être là, et d'être qui nous sommes, oui, le désir de dormir, dormir, dormir...

Mais l'horreur de l'hospice nous pousse en avant, nous en sommes réduits à fuir pour avancer.

(A l'hospice, il existe un pavillon des agités.)

Ceux-là ne perdent pas une minute. Ils sont accablés d'affaires, ils n'ont pas un créneau dans leur emploi du temps pour souffler. Nous les avons vus, à travers les vitres, trembler d'impatience, tourner, virer, aller et revenir, discourir, organiser, coller des affiches, bouger les meubles, faire trembler les murs de la bâtisse.

Je ne sais ce qui est le plus sinistre, de leur agitation frénétique ou de l'inertie des autres.)

3 La salle d'attente

Donc, il faut prendre patience.

Nous sommes assis sur les bancs, bien sages, bien polis, bien tranquilles. Il faut attendre. Et je tiens dans ma main mon numéro d'ordre : on m'appellera.

Je regarde la tête des bureaucrates, au fond de la salle. Ils remuent leurs papiers, ils entrent et sortent, ils téléphonent : ça marche, leur affaire. On les sent bien contents d'eux-mêmes, naïvement fiers d'être au travail devant tous ces braves gens, assis, qui ne font rien.

Leur travail consiste à nous faire attendre.

Il y a des siècles que nous attendons.

Nous avons empli et rempli les formulaires, répété indéfiniment la date et le lieu de naissance, le sexe, la nationalité, le numéro de la sécurité sociale, du compte de chèques postaux, du permis de conduire et de je ne sais quoi encore. Narré nos vies dans tous les détails. Etalé nos certificats. Présenté nos modestes personnes, chacun son tour, devant un aréopage de trois jeunes gens, examinateurs pleins de superbe et d'innocence.

Qu'est-ce qu'on peut faire de vous? disent-ils. Eh bien, ils ne savent pas au juste, ils ne voient pas, ils ne trouvent pas, dans leurs fichiers, la case ad hoc. Peut-être si nous avions vécu jadis? Ou si nous étions nés dans cent ans?

Mais franchement, au jour où nous sommes, c'est bien vrai, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de nous?

En vérité, nous savons fort bien ce que nous voulons faire, nous ne doutons point, en toute humilité, de notre compétence, nous sommes même tellement sûrs de nous qu'il n'y a pas moyen de nous faire faire autre chose que ce que nous voulons. (Et les jeunes gens de l'aréopage ont eu un regard glacé quand nous avons dit: l'argent ne nous intéresse pas; cette indécence les inquiète — à bon droit.)

Mais nous n'avons pas de pancarte accrochée dans le dos, nous ne sommes pas ce qu'on peut, en connaissance de cause, nommer des experts, avec, pour chaque catégorie, le prix qu'il coûte (années d'ancienneté comprises, bien entendu.)

Peut-être est-ce, de notre part, simple sottise que d'attendre ici? Peut-être le secret désir de tous ces braves gens si aimables est-il que nous attendions, encore et encore, jusqu'à lassitude et extinction complètes?

Peut-être, idée singulière, ont-ils terriblement peur que nous nous mettions à notre travail sans leur demander la permission?

4

... Comme nous allions à travers champs, droit vers le but inconnu, le corps sec et bien entraîné par la longue marche, la brume nous a saisis et recouverts.

La brume opaque. Nous marchions dans ce nuage d'inconnaissance, où toute vue cesse.

Et allant ainsi dans la brume, nous vîmes s'esquisser quelque chose comme le contour d'une maison. C'était proche; nous approchâmes encore.

Après tant de chemin où nous n'avions vu, au mieux, que cabanes et masures, villes abandonnées, villes détruites, îles dévorées par la faim, églises aux voûtes effondrées, palais morts infestés par les rats — frères, qu'est ceci?

Serait-ce une maison pour nous?

Nous nous disons les uns aux autres : passons la nuit. Peut-être resterons-nous même quelques jours, si l'endroit nous plaît.

Peut-être allons-nous enfin faire halte.

Nous sommes entrés en cette demeure — simple, sans apparence, tranquille.

Et nous y sommes restés quinze ans.

Cet ouvrage est comme un livre biblique
qui serait né aujourd'hui,
un véritable « évangile » écrit au présent;
une grande parabole à la vérité
qui dit à sa manière, parfois désinvolte,
des choses graves et sages;
un vaste songe et une chaîne d'images,
où le monde, souvent avec humour,
s'invente et se déploie.

« Mieux vaut l'art du conteur
que tout l'art du commentateur » :
cette phrase extraite du livre
pourrait en être le meilleur résumé,
et pour l'auteur la plus belle devise.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00213618 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

